

# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

“C'est par son caractère national et son goût du terroir qu'une littérature est grande et respectable. Ce n'est qu'alors qu'elle passe du niveau d'exercice d'école à celui d'expression de l'âme d'un pays.”

C.-A. HENRY,  
Ministre de France au Canada.

VUE AERIENNE D'UNE PARTIE DE LA HAUTE-VILLE DE QUEBEC



Courtoisie du C. P. R.

1. Le fleuve St-Laurent; 2. La Citadelle; 3. Terrasse Dufferin; 4. Monument Wolfe-Montcalm; 5. Le Château Frontenac; 6. Monument Champlain; 7. Bureau de Poste; 8. Place d'Armes; 9. Palais de Justice; 10. Cathédrale Anglicane; 11. Couvent des Ursulines; 12. Porte St-Louis; 13. Croix du Sacrifice; 14. Manège Militaire; 15. Parlement; 16. Le Musée; 17. L'Anse au Foulon où sont situés les quais du C. P. R.

# Réfrigération

# Electrique

Faites un placement dans  
une

# GLACIÈRE ÉLECTRIQUE

Elle se paye par elle-même en aliments  
conservés et en commodité.

Téléphone: 6594

## HENRI POITRAS

MARCHAND DE FOURRURES

Une visite est sollicitée

74 DOLBEAU,

QUEBEC

Téléphone: 3-0806

## LUCIEN THIBAudeau

EMPAILLEUR - TAXIDERMISTE

Toutes Spécialités

Une visite est sollicitée

104, RUE DES FOSSES,

QUEBEC

Téléphone: 3-2503

## ALBERT BROUSSEAU

— SPECIALITES —

REPARATION DE RADIOS

Ouvrage garanti et toutes pièces de rechange.

47, COTE D'ABRAHAM,

QUEBEC

Maison Fondée  
en 1845

Téléphone No 2-2119

283, Rue St-Vallier

## GERMAIN LEPINE LIMITEE

Manufacturiers d'Articles Funéraires

— SERVICE D'AMBULANCE —

DIRECTEURS DE FUNERAILLES ET EMBAUMEURS

QUEBEC, Canada

Tél.: 2-7028

148 rue ST-VALLIER

## Thomas Robertson & Company

LIMITED

Appareils de Plomberie et Chauffage

## REDIGER son TESTAMENT

*est la chose la plus importante de la vie*

*Avez-vous pensé au vôtre?*

Consultez-nous

Société d'Administration et de Fiducie

*Administratrice et fiduciaire*

5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

## CHARLES DELAGRAVE

Notaire de la Cité de Québec

EDIFICE SUN TRUST

132, St-Pierre,

Tél.: 2-1912

## J. E. LIVERNOIS, Limitée

Importateurs en Gros

Produits Chimiques, Remèdes Brevetés,  
Parfums, Etc.

RUE ST-JEAN,

QUEBEC, CANADA

CHARBON

## MADDEN & SON LIMITED

ANTHRACITE  
AMERICAIN  
LE  
FAMEUX  
READING

ETABLIE EN 1870  
Importateurs et Marchands  
61 RUE ST-JOSEPH  
Tél.: 4-3578

ANTHRACITE  
GALLOIS  
BUCKWHEAT  
No. 1  
"PASCOE"

Tél.: 2-4576

## TASCHEREAU

IMPRIMEUR

12 St-Nicolas,

Québec

ADMINISTRATION:

M. Eudore Caron  
Président

Mlle G. Caron  
Secrétaire

JEAN A. DIONNE,  
Gérant

BUREAU:

5, rue Vallière  
QUÉBEC.

# LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

## Le Terroir, Limitée

5, rue Vallière,

-:-

Téléphone: 4-4551

REDACTION :

ALPHONSE DESILETS

Président.

G.-E. MARQUIS

Gérant.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, 5, rue Vallière, Québec.

COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.

### LA CAISSE D'ECONOMIE

de

NOTRE-DAME  
de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie. L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La  
seule Banque  
d'Epargne à  
QUEBEC

## Sommaire

	PAGES
Le langage de la diplomatie et de l'élégance, <i>G.-E. Marquis</i> . . . . .	3
D'un mois à l'autre, <i>D. Potvin</i> . . . . .	4
Chez nos poètes . . . . .	9
La maison canadienne, <i>G.-E. Marquis</i> . . . . .	10
Levons-nous donc, <i>L.-P. Côté</i> . . . . .	13
Les échos, <i>H. Philippon</i> . . . . .	13
L'art et la vie, <i>Marius Barbeau</i> . . . . .	15
Appréciations et commentaires . . . . .	16

### BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Toutes opérations de  
banque et de  
placement  
563 bureaux au  
Canada  
13 succursales à  
Québec.

Notre personnel est  
à vos ordres.

TEL. BUREAU  
3-2010

TEL.: RESIDENCE  
2-3665

### RAYMOND COSSETTE,

L. L. L.  
NOTAIRE

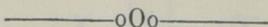
441, RUE ST-JOSEPH,  
Formation de Sociétés  
Administration de propriétés

QUEBEC  
Prêts Hypothécaires  
Règlements de successions

Encourageons les notres. Achetez votre Café à Québec.

# un MESSAGE du TERROIR

## A ses ABONNÉS



**Chers Collaborateurs**

“LE TERROIR” désire exprimer à tous ses abonnés ses sincères remerciements pour leur précieuse collaboration dans sa lutte pour une union plus étroite chez les Canadiens français; cette lutte que nous soutenons encore a produit des effets sensiblement remarquables, tout à l'avantage de nos compatriotes, et c'est en face des succès obtenus que nous redoublons d'efforts pour augmenter sa circulation.

Cependant, il nous faut VOTRE COLLABORATION pour que “LE TERROIR”, la seule revue du genre dans cette Province, progresse dans la mesure qu'elle mérite; et, pour cela, nous faisons appel à votre patriotisme. AIDEZ-NOUS... FAITES VOTRE PART dans notre lutte en faveur de L'ACHAT CHEZ LES NOTRES — LA REFRANCISATION—L'UNION PLUS ÉTROITE CHEZ LES CANADIENS FRANÇAIS, causes indéniables du retour à la prospérité.

AIDEZ-NOUS en abonnant un ami au “TERROIR”; vous ferez là un geste patriotique digne du bon Canadien français que vous êtes. Découpez et mettez à la poste le coupon au bas de cette page et vous recevrez en retour un SOUVENIR très approprié pour le beau geste que vous aurez fait.

LE TERROIR, Limitée

*EUDORE CARON,*

*Président.*

### ABONNEMENT

**Tarif spécial**  
**du 5 au 30 novembre**  
**\$2.00**  
**par année**

### PRIMES

Aux abonnés nouveaux,  
LE TERROIR enverra,  
au choix:

- 1 Crayon automatique;
- 1 Album illustré sur l'histoire du Canada;
- 1 Cendrier en vieil argent.

LE TERROIR, LIMITEE,  
5, rue Vallière,  
QUEBEC.

Messieurs,

Veillez trouver ci-inclus un chèque (ou mandat) au montant de \$..... en paiement de..... abonnements d'un an à votre revue en faveur des personnes dont les noms suivent:

Abonnements obtenus par :
------------------------------

- (1) .....  
(Nom)  
.....  
(Adresse)
- (2) .....  
(Nom)  
.....  
(Adresse)

# LE TERROIR

## REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUEBEC

Vol. XV No 5

— BUREAU, 5, rue Vallière, QUEBEC —

OCTOBRE 1933

### *“Le Langage de la Diplomatie et de l'Élégance”*

*“Je vous félicite, Monsieur, de parler le langage de la diplomatie et de l'élégance”.*

*Voilà en quels termes lord MacMillan, Anglais d'Angleterre, président de la “Commission d'Enquête”, chargé d'étudier notre système bancaire, répondait récemment au notaire J.-O. Barrette, député de Berthier-Maskinongé à la Chambre des Communes, qui lui demandait la permission de s'exprimer dans sa langue maternelle.*

*Bismarck, le grand chancelier de fer de la Prusse (1815-1898), qui réalisa en partie, sous son règne, l'unité allemande sous l'hégémonie prussienne, parlait couramment trois langues : le français, l'anglais et l'allemand.*

*Comme il passait facilement, un jour, de l'une à l'autre langue devant des représentants de divers pays, lors d'une conférence, quelqu'un lui demanda : “Excellence, quelle langue préférez-vous parler?”*

*—“Cela dépend à qui je m'adresse : pour parler aux dames, je préfère le français; je commande mes chevaux en anglais; et je dois forcément parler allemand à la plupart de mes compatriotes”.*

*Un jour, sir J. Austen Chamberlain, grand politique anglais, secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères et leader de la Chambre des Communes jusqu'en 1929, de passage à Québec, était invité, comme hôte d'honneur, au Club Canadien.*

*Le président lui souhaite la bienvenue et décline ses titres devant l'auditoire, dans la langue maternelle du fils d'Albion, mais celui-ci, dans un discours qui dura près d'une heure, employa uniquement la langue française, qu'il manie avec autant de facilité que celle de ses père et mère. Bien qu'il y eût dans la salle de bals, au Château Frontenac, tout ce que Québec compte d'Anglais authentiques et la plupart unilingues, Chamberlain ne songea même pas à dire un mot d'anglais à ses compatriotes.*

*Récemment encore, au même Club, M. Arnold J. Toymbee, professeur d'histoire internationale à l'Université de Londres, adressait la parole dans un langage français classique, au grand ahurissement des auditeurs à une seule langue.*

*N'eut été l'intervention d'un Canadien français de la magistrature québécoise, le professeur de Londres eut terminé son exposé dans “la langue de la diplomatie et de l'élégance”.*

*Et dire qu'il y a des gens de chez nous qui croient se grandir en mettant de côté cette langue que les Anglais et les Allemands cultivés se font une gloire de parler.*

*Combien de temps nous faudra-t-il pour nous débarrasser de notre mentalité de vaincus et redresser la tête, sans arrogance, mais avec fierté, parce que conscients de notre origine?*

G.-E. MARQUIS.

## D'UN MOIS A L'AUTRE

Un événement considérable dans l'histoire de la navigation fluviale. — Octave Crémazie de nouveau dans l'actualité. — Les deux collèges des Jésuites à Québec.

Par : DAMASE POTVIN

C'est un grand événement qui s'est produit, le mois dernier, dans l'histoire de la navigation sur le fleuve Saint-Laurent, lorsque le Ministre de la Marine du Canada inaugurerait l'ouverture officielle du chenal nord du fleuve, entre cette partie de la terre ferme où se trouvent comprises la plupart des paroisses du comté de Charlevoix et l'Île-aux-Coudres. Avec la fin des travaux de creusement qui se sont accomplis, pendant plusieurs années, dans cette partie du fleuve, désormais les navires océaniques qui descendent ou remontent le Saint-Laurent pourront passer par cette partie de la voie fluviale et abandonner, si le veulent leurs pilotes, la voie du sud qui fut, depuis toujours pourrait-on dire, la seule pour gagner Québec, du moins pour les gros transatlantiques. D'autant plus que le chenal du sud est devenu dangereux et presque impraticable tel qu'il est présentement.

Jusqu'à date, la partie nord du fleuve, entre la terre ferme et l'Île-aux-Coudres n'était connue que des petits navires cabotiers, des goélettes et des navires de la Canada Steamship Lines Co. Les gros transatlantiques pouvaient parfaitement, eux aussi, depuis deux ans, du moins, suivre cette voie, mais leurs pilotes préféraient encore l'autre, celle du sud encore qu'elle fut devenue, comme nous venons de le remarquer, dangereuse. Pourquoi? C'était devenu l'habitude. Toujours est-il qu'on est obligé de revenir à la voie du nord et cette partie du fleuve aura désormais un attrait de plus.

Et puis, l'histoire de la navigation sur le fleuve Saint-Laurent, comme la grande histoire des peuples, se répéterait, serait un perpétuel recommencement. Autrefois, dans les premiers temps de la colonie de Québec, le chenal nord était le seul utilisé par les navires qui arrivaient d'Europe. C'est par là que remontèrent Jacques Cartier, Champlain et tous les autres navires qui, partis des ports de la vieille France, venaient au Canada ravitailler la colonie canadienne comme aussi ceux qui vinrent tenter, à plusieurs reprises, le siège de Québec, comme les flottes de Phipps et des Kirk.

A ce sujet, nous aimons à rappeler un passage intéressant d'une lettre de voyage écrite par le Père Jean-Pierre Aulneau de la Touche, s.j. quand il vint au Canada où il prit une si large part dans la découverte de l'Ouest Canadien et qui a publié de fort intéressantes lettres remplies de détails très utiles à notre histoire nationale. On peut voir, par cet extrait de la lettre du Père Aulneau que le navire qui le portait et à bord duquel, — rappelons-le en passant, — s'était déclaré la peste, comme les autres navires du temps, avait pris la route du nord en arrivant à l'Île-aux-Coudres : "En peu de temps", écrit le Père Aulneau, "nous gagnâmes une autre île qu'on appelle l'Île-aux-Coudres; c'est près de cette île qu'est un gouffre qui rend cet endroit le plus dangereux de toute la route de France au Canada. Ce fut là que nous nous aperçûmes pour

la première fois que nous étions en été, car depuis notre départ de France, nous avions toujours eu un temps d'hiver, — août 1734. — Nos malades en souffrirent beaucoup aussi. Je puis dire que je n'ai de ma vie ressenti tant de chaud. Nous passâmes deux jours à l'ancre près du gouffre sans pouvoir passer à cause des vents contraires. Ce séjour nous donna à notre aise de considérer les marsoûins aussi blancs que la neige et les loups marins..."

Ce "gouffre" a bien perdu de sa férocité d'antan. On sait qu'il est à l'embouchure de la rivière du même nom qui se jette dans le fleuve au village de la Baie-Saint-Paul; il a perdu depuis longtemps de son mauvais caractère et de la fâcheuse réputation que lui firent les voyageurs des premières années de la colonie. Il n'est plus méchant pour un sou et laisse les navigateurs dans la plus profonde indifférence à son endroit. En tout cas, nous sommes sûrs qu'il n'effraiera pas le moins du monde les pilotes des gros transatlantiques qui se décideront maintenant à passer par le chenal nord tout près de lui.

\* \* \* \*

La male figure de notre pauvre Octave Crémazie a été, de nouveau, projetée sur l'écran de l'actualité, il y a quelque temps, alors que M. J.-Eugène Corriveau a suggéré à la Société Saint-Jean-Baptiste dont il est l'un des officiers, le projet de ramener au pays natal les cendres du poète qui fut, comme l'on sait, inhumé au Havre en France. On sait que l'on a réalisé un projet de cette nature en ce qui regarde les cendres de Calixa Lavallée qui reposent maintenant en terre natale. Le projet de M. Corriveau est digne de toutes les louanges et toute la population de la province souhaitera qu'il réussisse. Sans émettre ouvertement le vœu qu'étudie en ce moment la Société Saint-Jean-Baptiste, on a fait maintes allusions à cette idée du retour de Crémazie au pays, naguère, quand plusieurs sociétés intellectuelles et patriotiques ont célébré, à Québec et à Montréal, le centenaire de la naissance d'Octave Crémazie. De belles fêtes eurent lieu à cette occasion pendant laquelle fut brillamment évoquée la figure de l'auteur de "O Carillon". C'était, il faut dire, une excellente occasion de manifester notre patriotisme autrement que par quelques pétarades. Il est vrai que pour la majorité de nos compatriotes l'événement était bien moins intéressant que la dernière course de chiens, que la récente joute de hockey et que l'élection d'un échevin.

N'empêche que Crémazie est et restera l'une de nos grandes et belles figures littéraires nationales. Ses poésies ont fait époque et elles resteront tant qu'on parlera de patriotisme canadien-français. Sa figure est d'autant plus attachante pour la génération d'aujourd'hui qu'il semble qu'un voile quasi mystérieux enveloppe sa vie et que ses malheurs l'apparentent à certains

Nos Cafés sont rôtis à Québec pour vous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

de ces génies des vieux mondes pour qui la vie fut une constante infortune.

Mais l'histoire est écrite pour Octave Crémazie. Depuis plus d'un demi-siècle on a pu en parler avec d'autant plus de liberté que sa famille est à jamais éteinte, famille dont rien ne devait plus rappeler le souvenir que les poésies du chantre de Carillon. Mais alors, peut-on dire, c'est une famille heureuse que celle-là dont le souvenir passe à l'histoire aux accents de celui qui chanta en si brillantes strophes ces

jours de Carillon

Où sur le drapeau blanc attachant la victoire,  
Nos pères se couvraient d'un immortel renom  
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire

Octave Crémazie est l'une de nos belles gloires nationales. Il naissait, voilà cent ans, et qu'avons-nous conservé de lui? Pour le plus grand nombre, le simple souvenir d'un poète qui a écrit "O Carillon" que l'on entend encore sur des disques de phonographe, le jour de la fête nationale. Mais encore? Rien d'autre. A Québec où il est né et a vécu pendant cinquante ans, on n'a jamais su exactement en quel endroit précis il est né. Quand on a fini par l'apprendre approximativement, bien entendu, la maison était démolie depuis longtemps. On se demandait même s'il était né à la basse-ville ou à la haute-ville. Mais Octave Crémazie a un monument, au moins, à Québec? Non monsieur, pas même une pierre. Cependant deux soldats anglais qui sont morts, voilà une trentaine d'années en accomplissant leur devoir au cours d'un incendie en ont un qui s'élève sur la plus belle place de Québec. Montréal a un buste de Crémazie sur le Carré Saint-Louis. Honneur à Montréal qui s'est souvenu de ce poète québécois avant Québec.

Mais Québec a une rue qui porte le nom de Crémazie. Hélas, à peu près tous les cochers ne connaissent et ne font connaître à ceux qu'ils voient à travers nos rues que la rue "Cramoisie"...

Et pourtant, peut-on, aujourd'hui, imaginer, même dans nos cercles les plus intellectuels, un homme qui, pendant qu'il lançait de temps à autre, des chants qui émouvaient même les soldats de la citadelle, au fond d'un petit bureau, en arrière d'un humble immeuble de la rue de la Fabrique, parlait avec ses clients de littérature allemande, littérature espagnole, anglaise, italienne, citait Sophocle et le Ramayana dans les textes, Juvenal et les poètes arabes ou scandinaves; parlait même le sanscrit?

On s'étonne, aujourd'hui, en France, de l'érudition, de la science et de la puissance d'étude et de conception, en linguistique, en philosophie, en poésie d'un Pic de la Mirandole, ou de ce Lope de Véga égaré en ce siècle qu'est cet humble poète et conteur Philéas Lebègue... Que ne peut-on manifester un peu de cet étonnement, chez nous, après cinquante ans, pour la vie et l'oeuvre du libraire Crémazie?...

\* \* \* \*

On vient de commencer dans le Quartier Belvédère, la construction d'un nouveau collège des Jésuites. Les classes de ce nouveau collège sont effectivement ouvertes depuis bientôt trois ans. Il remplace à presque deux siècles d'intervalle le premier et historique collège des Jésuites, le premier au Canada, qui a fermé ses portes voilà cent soixante-cinq ans. Il est intéressant de noter que ce deuxième collège des Jésuites a débuté à peu près

de la même façon que le premier, c'est-à-dire en n'enseignant que les premiers éléments de quelques classes mais le second ayant assurément quelques élèves de plus que le premier puisque lors de la fondation de l'ancien Collège des Jésuites, en 1652, le Père LeJeune écrivait : "Je suis devenu régent au Canada; j'avais, l'autre jour, un petit sauvage d'un côté et un petit nègre de l'autre. Après tant d'années de régence me voilà retourné à l'A.B.C." Mais, l'année suivante, le Père LeJeune écrivait : "J'étais, l'an passé, maître de deux écoliers. Je suis devenu riche. J'en ai vingt maintenant."

Souhaitons pour le nouveau Collège des Jésuites que le nombre des élèves augmente, chaque année, dans les mêmes proportions.

Quoi qu'il en soit, dans le second collège comme il en fut dans le premier, c'est graduellement que l'on en viendra à parcourir le cycle complet des études classiques : la grammaire, les humanités, la rhétorique, la philosophie. A l'époque du premier collège l'intérêt évident de la colonie exigeait qu'il en fut ainsi. A notre époque, ce sont certaines circonstances qui veulent les mêmes choses.

Le premier collège des Jésuites dont le véritable fondateur fut René Rohault, fils aîné du riche marquis de Gamache, ne fut à bien dire au début, qu'une école élémentaire. Etabli en 1635 par le Père LeJeune, il fut détruit par le feu en 1640 en même temps que l'Eglise de la Recouvrance près de laquelle il s'élevait et dont il était le presbytère. On le reconstruisit en 1648 sur un vaste terrain concédé par la Compagnie des Cent-Associés, en face de l'église paroissiale, — la basilique actuelle, — et à l'endroit précis où se trouve aujourd'hui l'Hôtel de Ville. La nouvelle construction en pierre fut édiflée sous la direction du Frère Liegeois tué, quelques années plus tard, à Sillery, par les Iroquois. Le cours classique régulier fut graduellement établi entre 1648 et 1660. En 1744 ce collège fut démoli et remplacé par un autre édifice.

Selon Mgr Gosselin, "durant les dernières années de la domination française, le collège des Jésuites, comme toutes les autres communautés de Québec souffrit du malaise général qu'engendraient la guerre et la famine. Cependant le personnel était encore au complet en 1757-58. Cette année-là, le Père LaBrosse, de légendaire mémoire du Saguenay, enseignait la philosophie. L'année suivante, il y avait encore des élèves au collège puisque le séminaire en recevait encore trois ou quatre. Mais les classes furent fermées de bonne heure durant l'été de 1759. La plupart des élèves, les grands du moins, avaient laissé leurs livres de classe pour prendre les armes.

Le collège fut démoli en 1878 à l'époque où l'on y cessa l'enseignement. Le collège présentait pourtant un joli aspect si l'on en croit le naturaliste Kalm qui le visita en 1749 : "Tout y est bien ordonné," écrivit-il, "et les Jésuites sont des mieux partagés ici. Le collège forme une maison à part; de grands vergers et des jardins potagers coupés de belles avenues l'entourent de tout côté. Outre les arbres de culture il y a de nombreux vétérans que la hache du bûcheron a respectés, seuls restes des forêts primitives qui ont vu les commencements de la ville. On y a planté aussi beaucoup d'arbres fruitiers et le jardin est rempli de toutes sortes d'herbes et de végétaux pour l'usage de la cuisine."

De nombreux "vétérans" également entourent le nouveau collège des Jésuites dont on vient de commencer

**Nos Cafés sont vendus garantis entière satisfaction.**

la construction sur le Chemin Sainte-Foy. Et de toute façon donc, l'histoire recommence.

\* \* \* \*

A quelque chose malheur est bon et, dans le même ordre d'idée, l'on prétend que la nécessité développe l'esprit. La crise économique qui persiste tout en semblant s'améliorer quelque peu a pour effet de faire renaître à la campagne maintes petites industries qui avaient été abandonnées et dont on n'avait plus, à bien dire, que le souvenir. On affirme que des cultivateurs sont même revenus par plusieurs côtés à la vie frugale et industrielle des ancêtres. Ils n'achètent plus chez le marchand que ce que la terre ne peut fournir; et franchement, si l'on a l'esprit quelque peu inventif et que l'on soit un tant soit peu débrouillard, il y a peu de chose dans la vie d'un cultivateur que la terre ne peut produire en définitive. On cite le cas de cultivateurs qui vendaient les peaux de leurs animaux dans les tanneries de la ville à des prix ridiculement bas et qui préféraient maintenant, comme les ancêtres, tanner ces peaux, s'en faire du cuir et confectionner eux-mêmes les chaussures de tous les membres de la famille. On s'est remis dans le ménage plus que jamais au tissage de l'étoffe, de la toile et de la flanelle dont on a besoin pour les vêtements. On fabrique soi-même maintenant une foule d'instruments champêtres que l'on achetait auparavant.

On s'aperçoit aussi que non seulement le cheval, le bon cheval de ferme, que le tracteur et l'automobile étaient en train de remplacer sur nos fermes, reprend de la vogue, mais le bon boeuf de trait avec son joug acquiert une popularité qu'il avait perdue depuis déjà longtemps. On attèle même "Caillé" à la "voiture fine" pour les petits voyages au village après s'en être servi pour les plus rudes travaux et Pierre Dupont serait content, aujourd'hui, de voir ses "grands boeufs blancs marqués de roux" remplacer presque radicalement le cheval sur les fermes.

Et voici même que renaît avec assez d'intensité même, dans plusieurs de nos paroisses, la fabrication du savon, le bon, solide, durable mais malodorant "Savon d'habitant" fait avec tous les restes de la cuisine, graisse, lard, couenne et suif que dans les jours d'abondance l'on s'était mis à jeter sans profit aucun pour acheter du "savon de manufacture." Les ménagères se seraient mises, comme leurs mères à fabriquer elles-mêmes leur provision de savon pour l'année. A la fin de l'été, elles auront, au grenier, de belles rangées de briques jaune d'or qui serviront pour un an au lavage, des parquets et du linge et qui ne leur aura coûté, en somme, que de la résine et ... de la patience.

Et c'est pourquoi nous voyons, aujourd'hui, dans les campagnes, renaître cette scène qui était si familière, voilà une trentaine d'années, et que les habitants de luxe avaient fait presque complètement disparaître.

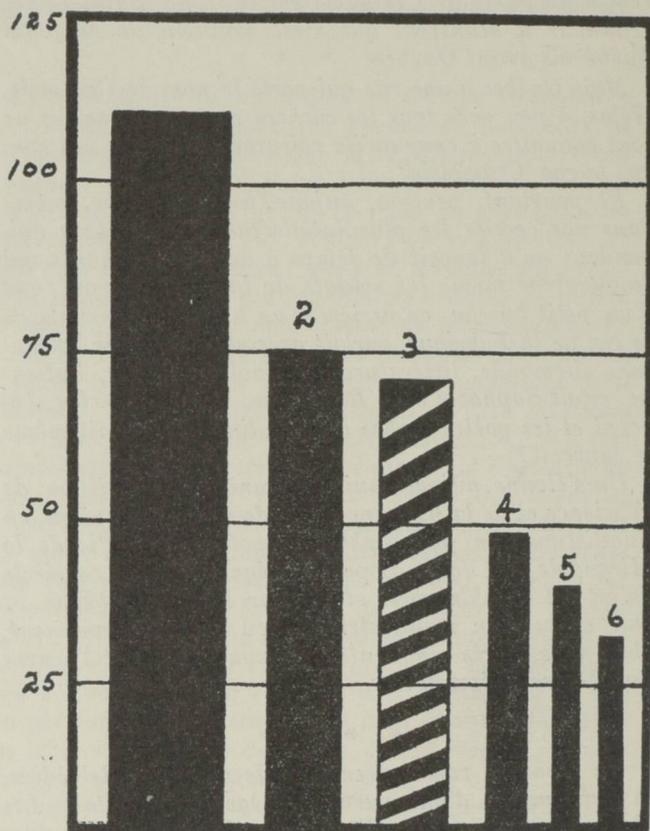
En arrière de chaque fournil des maisons d'habitants, l'on apercevait, durant les beaux jours de l'été, la ménagère armée d'une longue palette de bois, brasser avec énergie une matière grasse, jaune bouillonnante, comme de la tire en ébullition, et qui débordait à tout instant d'un immense chaudron suspendu au-dessus d'un feu que retenaient de minuscules fortifications de pierres noircies et posées de champs. Autour du feu et du chaudron, des vieilles portes aux angles desquelles on voyait encore pendre des restes de pentures rouillées avaient

été dressées du côté d'où venait le vent, pendant qu'en arrière s'étagaient des piles de bois de chauffage surmontées de casseroles et d'autres ustensiles de cuisine et d'où l'on pouvait puiser le bois nécessaire à alimenter le feu. Devant ce dernier, comme fichée dans la terre battue et noire, une chaise boiteuse sur laquelle se reposait la brasseuse quand le savon ne bouillonnait pas trop dans la grande chaudière. Une odeur particulière faite de résine fondue et de graillon parvenait par bouffées jusque dans la maison. Le feu, sous le chaudron, pétillait avec un bruit sec pendant qu'une légère vapeur, bleue, chaude, s'élevait du vaisseau dans lequel tournait presque continuellement la grande palette, gluante et jaune de la matière grasse en ébullition...

Voilà une scène champêtre que nous allions complètement oublier et qui revient. Peut-être un de nos peintres en profitera-t-il pour la croquer sur le vif alors que l'on en a représenté avec réalisme tant d'autres de la campagne, comme la cuite du pain, le brayage du lin, l'arrachage des patates, le serrage du foin etc. Je crois que l'on a oublié la "fournée de savon."

Les six premières industries de la province de Québec pour l'année 1930

Echelle en millions de dollars



1—Pulpe et papier	\$109,241,510	4—Matériel de ch. de fer	\$49,427,008
2—Tabac, cigares	75,056,846	5—Usines centrales élec.	43,201,265
3—Tourisme	70,000,000	6—Scieries	34,349,164

Encouragez une industrie de chez nous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

## CHEZ NOS POÈTES

### LEVER DE SOLEIL SUR MER

C'est l'heure où le soleil émerge de la mer  
Comme un guerrier vainqueur vêtu de son armure  
Étincelante d'or...

Entre l'abîme vert

Et le ciel d'un bleu pâle, une énorme rayure  
De couleurs, se fondant en un prisme vermeil,  
S'estompe en frémissant dans la lumière pure  
Dont s'effrayent déjà les troupeaux du sommeil.  
Là-bas les îles Shoals flottent sur l'Atlantique,  
Et tous les caps ont pris des teintes de carmin.  
La grève s'éclaire, et sur les flots métalliques  
S'abattent en criant de grands oiseaux marins.

Conquistador superbe, et roi jaloux, Soleil!  
Exterminant alors tous les astres nocturnes,  
Tu montes dans le ciel, terrasseur du Sommeil,  
En y brisant les feux de Mars et de Saturne.

Ce jour entier pour toi! Ce ciel et cette mer!  
Pour dédaigneusement, du haut de l'empyrée,  
Pouvoir mieux te mirer dans ton miroir amer  
Quand tu jetteras sur nous ton or, par poignées!...

Rosaire DION-LEVESQUE.

Hampton Beach, N. H., 1933.

### A CREMAZIE

Poète, tu vois, la terre est en fleurs,  
C'est le mois de juin, le mois des couleurs,  
Des métamorphoses;

ons

r

Tu t'en es allé mourir près des flots  
Dont les bruits amers couvraient tes sanglots  
Criés sur les grèves,  
Espérant toujours, des embruns jaillis,  
Les murmures doux des vers du pays  
Pour bercer tes rêves.

Tu n'as pas en vain, poète, espéré;  
Car tout chante autour du bronze inspiré  
Qui te fait revivre :  
Qu'importe un passé douloureux, tu viens  
Reprendre ta place au milieu des tiens  
Que ta joie enivre.

Dans les nuits ainsi que dans les rayons,  
Parmi les oiseaux et les papillons  
Dont le vol t'effleure,  
Sous un toit chargé d'aromes subtils,  
Sans craindre à jamais de nouveaux exils,  
Maintenant demeure!

Demeure, ô poète, et si quelquefois  
La neige interrompt les concerts des bois  
Ou de l'hirondelle,  
Attends les réveils qui ne tardent pas,  
Et sache, oublié d'hier, qu'ici-bas  
Tout se renouvelle.

Gonzalve DESAULNIERS.

### L'ERABLE CANADIEN

Il est plein de sève et de force,  
L'ouragan ne peut le ployer :  
Sont aussi souples que l'acier,  
Pourtant les fibres de son torse.

Son feuillage à la mi-septembre,  
Au souffle du vent boréal,  
Se couvrant d'or, de pourpre et d'ambre,  
Brille comme un manteau royal.

En avril, le paysan perce  
Son flanc qu'amollit le dégel :  
Par sa blessure l'arbre verse,  
Tout le mois, des larmes de miel.

Il est bon autant que robuste.  
Il berce au vent le nid moelleux.  
Et dépouille sa tête auguste  
Pour couvrir le gazon frileux.

Après avoir nargué les bombes,  
Il se laisse mettre en morceau,  
Afin qu'on en fasse des tombes  
Ou qu'on en fasse des berceaux.

W. CHAPMAN.

pourquoi pas acheter votre Café chez nous.

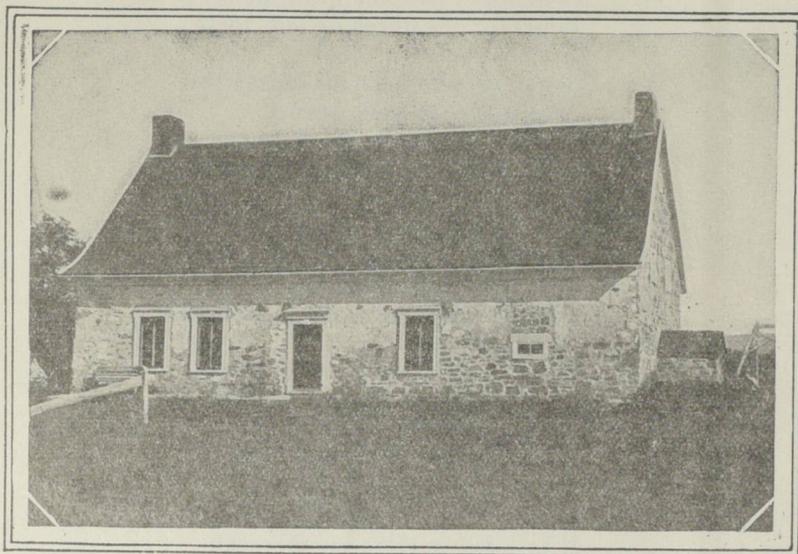
# LA MAISON CANADIENNE

*Faut-il la supprimer ou en assurer la pérennité?*

Par G.-E. MARQUIS

Je causais récemment avec un québécois de langue anglaise, mais qui parle français comme vous et moi, parce que né au milieu de nous, et il me disait, entre autres choses : "J'ai suivi avec beaucoup d'attention votre campagne de refrancisation et je ne puis que vous féliciter (1) de votre initiative et de votre patriotisme, mais, ajoutait-il, me serait-il permis de vous faire une simple observation"? Sur un signe affirmatif de ma part, il reprit : "Il est bien beau de travailler pour obtenir que, dans nos campagnes et dans nos villes, les affiches, les panneaux-réclames, les enseignes soient libellés en langue française, afin d'attirer l'attention de l'étranger et de lui faire comprendre qu'ici c'est le français qui domine, mais ne croyez-vous pas que vous devriez aussi diriger votre pensée vers la conservation de la maison canadienne et de ses dépendances, c'est-à-dire travailler à la continuation de l'architecture normande que vos ancêtres ont implantée sur les deux rives du St-Laurent, au cours des trois derniers siècles? Je crois que l'étranger, poursuivit notre interlocuteur, serait encore plus impressionné par l'architecture des maisons d'habitation et autres dépendances des fermes aux formes bien caractéristiques marquant leur origine, à la campagne, que par l'affichage d'enseignes à locution française.

(1) C'est-à-dire la Société des Arts, Sciences et Lettres et, en particulier, son président, M. Horace Philippon, avocat.



Courtoisie du Club Automobile.

L'ILE D'ORLEANS. — C'est par douzaines que l'on y retrouve des maisons de ce genre, dont grand nombre remontent au régime français.

Le Chien d'Or, — Magasin de Thé et Café, —

"J'ai quelque peu parcouru la province de Québec, continua notre observateur, et je remarque avec regret que, depuis un quart de siècle, petit à petit, disparaissent non seulement les édifices publics, mais aussi les maisons d'une époque, que seule pouvait montrer notre province, rappelant la domination française et, par le fait même, l'établissement ici de fils de la Normandie, qui avaient apporté avec eux les us et coutumes de leur pays natal".

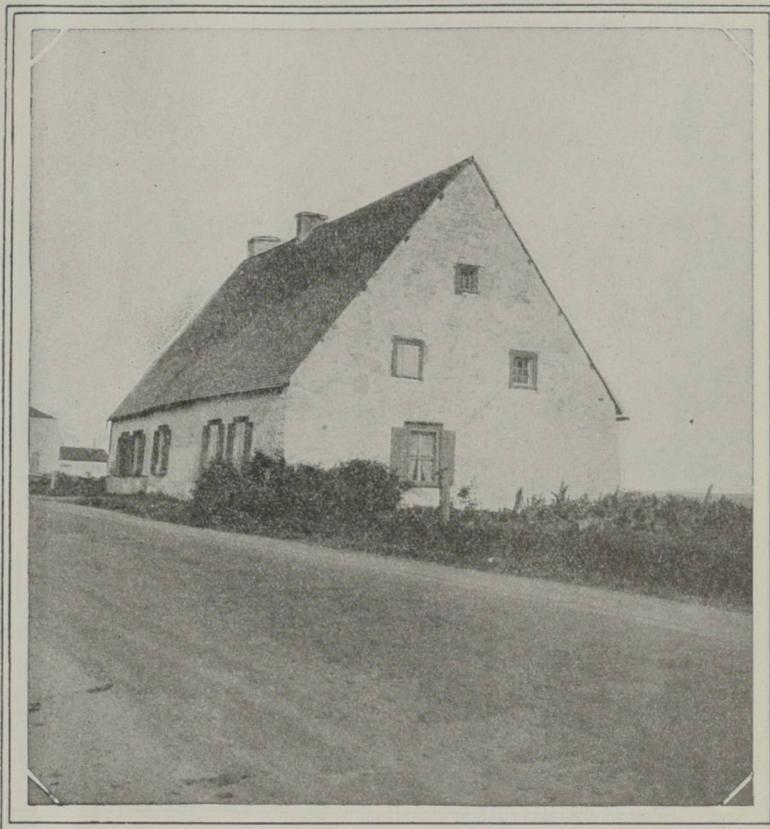
Cette observation m'a porté à réfléchir et je crois qu'en effet elle est absolument juste et mérite considération de notre part.

Rappeler dans des volumes magnifiquement illustrés la splendeur de nos édifices à formes normandes, tel que l'Archiviste de la Province l'a fait dans "Vieux Manoirs, Vieilles Maisons", les "Vieilles Eglises de la province de Québec", ou encore "L'Île d'Orléans" où plusieurs maisons de l'ancien régime sont reproduites, cela ne suffit pas, à mon sens, bien que ce geste soit très louable. Il faudrait me semble-t-il, trouver une formule en vertu de laquelle l'architecture normande serait continué chez nous, au lieu de la laisser supplanter graduellement par les insignifiants blocs de brique ou de ciment aux multiples formes cubistes ou cunéiformes dont se composent aujourd'hui un trop grand nombre d'habitations modernes.

Il est évidemment de louables exceptions et je sais qu'il se rencontre encore quelques hommes de bon goût, travaillant à la restauration de certains

édifices bien caractéristiques de notre architecture canadienne, mais ils sont peu nombreux malheureusement. Faudra-t-il ajouter, pour faire voir jusqu'à quel point cette architecture a éveillé l'attention, que c'est à l'Université McGill que se poursuit depuis longtemps déjà une campagne plus ou moins effective pour le maintien et la conservation de ces vieilles maisons dont l'archaïsme a du charme et qui donnent à la province de Québec, surtout à la campagne, une atmosphère que l'on retrouve à nulle part ailleurs au Canada, ni aux Etats-Unis.

Récemment, j'avais l'honneur d'accompagner, au cours d'une promenade aux alentours de Québec, lord John Russell, d'Angleterre, et quelques amis de la Capitale. Pour lui donner une idée de la culture, chez nous, de l'aménagement d'une terre en exploitation et de la vie que mènent nos gens, nous allâmes visiter une ferme où l'on a conservé du bon vieux temps tout ce qu'il a de bon et d'original : une jolie maison trapue et au toit pointu garni de lucarnes, ornée de fenêtres à petits carreaux et de contrevents solidement attachés aux murs. L'accueil le plus cordial nous fut fait, puis la maîtresse du logis, avec ses filles, nous fit visiter non seulement la maison, propre comme un sou neuf et toute garnie de meubles anciens, mais aussi l'étable, l'écurie, la porcherie, le poulailler, le jardin potager, le verger et jusqu'à la glacière où l'on conserve les aliments. Comme c'é-



Courtoisie du Club Automobile.

NEUVILLE. — Une maison canadienne bi-centenaire.

dans sa simplicité, cette table aurait pu faire honneur à des gourmets.

En quittant cet asile champêtre, le lord anglais nous faisait remarquer que cette visite était l'une de celles qui l'avaient le plus impressionné de tout son voyage au Canada, parce qu'elle lui rappelait la France, qu'il avait si souvent visitée et, en particulier, la

En quittant cet asile champêtre, le lord anglais nous faisait remarquer que cette visite était l'une de celles qui l'avaient le plus impressionné de tout son voyage au Canada, parce qu'elle lui rappelait la France, qu'il avait si souvent visitée et, en particulier, la Normandie où il possédait un chalet, au bord de la Manche. Il ajoutait : "Il ne faudrait pas abandonner, chez vous, cette architecture bien normande et cette façon d'orner vos maisons. C'est tout un poème pour ceux qui viennent au Canada, tandis que vos nombreuses familles, robustes, alertes et à l'esprit ouvert constituent le gage le plus sûr de votre force et de votre développement, contre lesquels nulle puissance ne pourrait vous amoindrir, si vous savez en assurer la pérennité." Et c'est en excellent français qu'il s'exprimait ainsi.

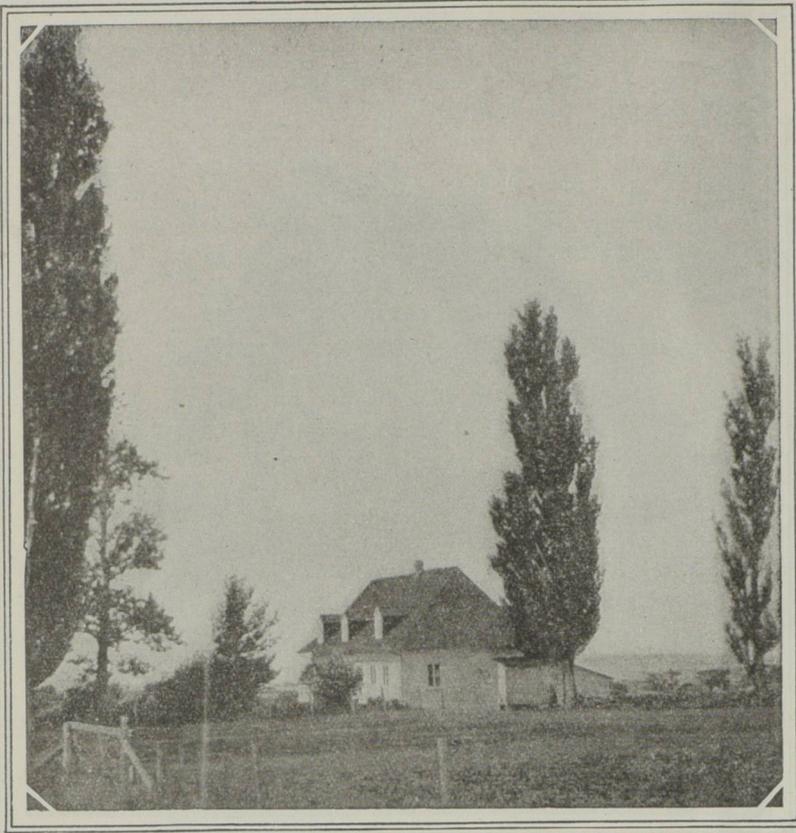
J'avais retenu de cet entretien tout le piquant, de même que toute la valeur pratique, lorsque, quelques semaines après, grâce à M. Emile Vaillancourt, j'avais l'occasion de faire faire le tour de l'Île d'Orléans à un ancien



Automobile.

l'île d'archi-  
en souvenirs  
ais.

Café, — 18 Rue St-Jean, Tél.: 2-2445



Courtoisie du Club Automobile.

ANDREVILLE. — Type de maison que l'on voit dans la région du bas de Québec, le long du St-Laurent.

premier ministre de l'Afrique-Sud, accompagné de son épouse. Après avoir occupé ce poste pendant quatorze ans, il fait aujourd'hui partie du Sénat, dont le siège est à Cape Town. L'honorable François Meland, puisque c'est son nom, séjourna jadis, pendant assez longtemps, dans le midi de la France, pour apprendre la langue française, langue qu'il parle couramment et avec une telle pureté qu'on le prendrait parfois pour un Français. Au cours de cette promenade, notre visiteur distingué fut frappé par le style des églises et des maisons canadiennes qui ornent encore le trajet que l'on fait en parcourant l'île d'Orléans. A chaque instant, sur la falaise, l'on aperçoit de ces superbes édifices de cinquante et soixante pieds de long, coiffés d'un toit formidable, comme un capuchon de capucin, au carré blanchi à la chaux et à la toiture noire avec deux cheminées qui en flanquent les pignons. Ces édifices firent l'admiration du visiteur étranger.

“Je viens de parcourir, dit-il, une grande partie du Canada et des Etats-Unis. J'y ai vu des choses remarquables et même des choses fantastiques, surtout à l'Exposition de Chicago, mais après la vie trépidante des grandes villes américaines et l'uniformité de ses villages et de ses campagnes, au point de vue édifices, quel plaisir de se retrouver dans la province de Québec, où j'ai l'illusion d'être en France, pays que j'admire pour l'avoir habité pendant plusieurs an-



Autre t

“nées pendant ma jeunesse et que j'ai maintes fois visité au cours de ma vie. Ce serait un crime, ajoutait-il, que de vous départir de votre architecture et de ces formules si françaises, si vous voulez continuer à attirer chez vous les touristes étrangers et surtout vous garder dans une atmosphère qui exprime bien d'où vous venez, ce que vous êtes et ce que vous voulez demeurer”.

A propos de l'Exposition de Chicago que je viens de mentionner, me serait-il permis de rappeler qu'à deux des “exhibits”, si l'on peut dire, les plus remarquables et les plus fréquentés, ce sont, premièrement, une reproduction du Fort Dearborn et, deuxièmement, une réplique de la maison de Lincoln et de ses dépendances.

Ce fort et cette maison reproduisent des édifices qui existaient il y a environ un siècle, et comme ils ont été aménagés à la façon de l'époque, les visiteurs qui y affluent passent des instants délicieux à voir de quelle façon, autrefois, l'embouchure de la rivière Chicago était défendue et aussi dans quel milieu le grand président des Etats-Unis passa sa jeunesse.

Une couple de tentatives ont été faites, chez nous, pour conserver à certaines maisons le caractère bien canadien. Tout d'abord, mentionnons la série de plans que distribue le département de l'Instruction publique aux com-

(Suite à la page 16)

Le Chien d'Or, — Magasin de Thé et C

## LEVONS-NOUS DONC !

Par L.-P. COTE.

Nous n'avons pas l'intention de pécher par excès de flagonerie. Donc, à ceux qui n'aiment que les caresses, il est préférable de ne pas nous lire. Bien entendu, si nous effleurons un de nos défauts, nous ne voulons pas dire qu'il n'existe pas chez nous de grandes qualités. Mais, pour aujourd'hui, nous ne nous distribuerons pas de louanges; ou nous en parlerons plus tard, ou d'autres s'en chargeront.

D'ailleurs ce genre de cadeau ne nous manque guère. A chaque St-Jean-Baptiste, depuis longtemps, nous nous contemplant à l'aide de lunettes aux vives couleurs.

Quant, à chaque anniversaire de cette fête nationale, nous écoutons des discours surabondants de patriotisme; quand nous nous louangeons mutuellement; quand nous nous extasions sur la grandeur d'âme de nos ancêtres, nous pleurnichons d'attendrissement. Puis, le lendemain c'est fini, et personne n'y pense plus. Ne vaudrait-il pas mieux nous fustiger sévèrement, nous enseigner, d'un verbe dur, des vérités pratiques? Il y aurait peut-être moins de larmes et plus d'âmes en colère; mais peut-être aussi nous rappellerions-nous plus longtemps les leçons que cette fête nous aurait values.

Si nos ancêtres ont bien mérité en conservant, dans des circonstances difficiles, leur foi, leur langue et leurs coutumes, nous, leurs descendants, nous ne protégeons pas assez l'héritage de nos aïeux. Parce que nos ennemis ne nous combattent pas sabre au clair, nous sommes devenus mous, flasques, indolents de bouche. Nous ne nous donnons même pas la peine de nous durcir les lèvres pour bien articuler les mots de la langue française. Malgré les efforts d'une élite, — pas très nombreuse, — nous nous laissons mollement submerger par l'anglomanie. Les conférences, les recommandations à ce sujet, les cris d'alarme, ceux surtout qui devraient les écouter, ne les entendent pas.

“Qu'ils nous laissent donc tranquilles avec ces babilles, répètent un grand nombre; ce n'est pas ça qui nous donne de l'argent.”

Non, peut-être, pas directement, mais c'est ce qui nous rend l'âme forte pour en gagner. C'est ce qui nous montre à ne pas ployer le genou devant les autres races; c'est ce qui nous apprend à nous tenir debout devant les gens d'une autre langue.

Oui, la mollesse des Canadiens français! c'est elle qui fait accepter, dans l'industrie, à quelques centaines d'hommes, un contremaître anglo-saxon, seul de sa race parmi eux tous. Il n'est certainement pas supérieur à ses compagnons, mais il a plus d'audace, plus de confiance en lui-même.

Pourquoi donc nous émerveiller et nous dire, en parlant d'un des nôtres qui parvient à un poste élevé: “Ce n'est pas si mal pour un petit Canadien!”? Pourquoi cette exclamation? Notre compatriote n'est-il pas aussi intelligent qu'un étranger? Sommes-nous donc obligés de ramper toujours devant les autres

nations? C'est là surtout qu'il nous faut nous souvenir de nos ancêtres qui, eux, tenaient toujours le drapeau au bout du bras.

Hélas! c'est l'audace, la confiance en nous-mêmes qui nous manquent; et c'est la mollesse qui nous empêche de posséder ces précieuses qualités qui font, d'un individu, un conducteur d'hommes. Dans toutes les sphères, à peu d'exceptions, nous sommes mous. Nous sommes mous pour parler notre langue quand nous sommes dix et qu'il ne se trouve qu'un Anglais. “C'est la politesse française”, nous direz-vous. L'excuse est belle, mais, en fouillant bien, ne serait-ce pas plutôt la mollesse? La politesse!... J'ignore si, dans certaines circonstances, on ne doit pas s'en départir; je ne sais pas si on a raison de s'en servir, comme excuse, pour cacher un défaut plus grave encore que l'impolitesse. Voyez-vous souvent d'autres peuples faire montre de tant de délicatesse?

Et, pourtant, ce n'est pas le fanatisme qui nous manque. Nous ne parlons pas des lois passées par nos gouvernants, mais des groupes et des individus. Abandonnons donc ces sentiments mesquins. Au lieu de nous récrier devant les croyances qui ne sont pas les nôtres, gardons plutôt le front haut devant ceux qui ne partagent pas nos idées.

Pourquoi l'étranger, avec moins de connaissances techniques, commande-t-il nos ouvriers? Uniquement parce qu'il possède l'audace et que nous détenons la mollesse. Pourquoi le contremaître canadien-français commande-t-il durement ses compatriotes quand il s'excuse presque de donner des ordres à son unique ouvrier anglais? Parce qu'il manque d'audace, qu'il se croit inférieur aux autres nations. Pourquoi écrivons-nous en anglais aux firmes anglaises dont nous sommes les clients, quand ces dernières, qui veulent nous vendre leur marchandise, ont le cynisme de nous écrire dans leur langue? Parce que nous nous considérons toujours comme des inférieurs.

Pourquoi craignons-nous le ridicule quand nous voulons bien parler? N'admirons-nous pas un Anglais qui parle bien sa langue ou la nôtre? Ce qui est bon pour lui ne l'est-il pas également pour nous? Redressons-nous donc; changeons les rôles, rions maintenant de celui qui parle mal et louangeons cet autre qui s'exprime bien. Et que la classe instruite donne d'abord le branle; qu'elle ne craigne pas de surveiller son langage devant l'ouvrier. L'exemple venant de haut sera profitable à tous; dans un petit nombre d'années, chacun, craignant le ridicule, surveillera sa parlure.

Malheureusement les nôtres ne lisent pas assez, n'entendent pas les recommandations que prêche la classe dirigeante. Ou s'ils lisent, ils ne s'adonnent qu'aux commérages des journaux; ce qui serait de nature à les instruire, ils ne le regardent même pas. Et, en cela, nous ne parlons pas seulement de ceux qui manquent d'instruction, mais aussi de la classe dite instruite. A qui voyez-vous dépenser un sou, en

**Nos Cafés sont vendus garantis entière satisfaction.**

dehors du journal quotidien, pour se nourrir l'esprit? Peut-être à une personne sur quelques mille. Le manque de lectures et de bonnes lectures, c'est là le malheur de notre race. Inutile de prêcher, on ne nous lit pas : on prêche dans le désert. Les beaux mouvements ne sont vus que par ceux qui les déclanchent. Hors le commérage et la "politicaillerie" on ne lit rien. Naturellement il existe des exceptions, mais dans la masse, elles sont bien peu nombreuses. C'est un événement, chez nous, de voir un ouvrier ou un cultivateur lire un livre. Et que de gens dont l'instruction n'est pas mauvaise, n'ont jamais lu aucun volume, n'ont jamais assisté à une conférence.

Ce qu'il faut d'abord apprendre à nos gens, c'est à lire. C'est le seul moyen de rendre pratiques les recommandations adressées à nos compatriotes. Il ne faut pas compter sur les discours prononcés du haut des tribunes; ceux-là ne servent qu'à promouvoir les intérêts politiques des différents partis; ils embrouil-

lent le peuple au lieu de l'éclairer. Il reste bien la radio; mais là encore, quand on annonce une conférence, l'écouteur tourne le bouton et cherche à capter un poste qui joue du jazz.

Enfin, secouons notre mollesse; regardons-nous bien en face; et regardons aussi les autres races sans clignoter des yeux. Cessons de vivre couchés sur les lauriers de nos ancêtres et gagnons les nôtres.

Il ne faut pas l'oublier : avant un siècle, — et ce n'est pas nous qui en inventons la prédiction, — le peuple canadien-français est appelé à devenir, comme groupe ethnique, la race prédominante dans l'Amérique du Nord. Mais à cela il y a une condition : il nous faut conserver notre langue et notre mentalité française. Les adeptes du matérialisme cru, ceux qui traitent de babioles les campagnes de reffrançisation, verront alors quelle puissance financière nous auront value la conservation de notre langue et de notre mentalité française.

#### VILLA DE LA POINTE AUX BOULEAUX



Cliché des Terres et Forêts.

Voilà un modèle de chalet, sur le bord d'un lac, dans le Témiscamingue, à l'usage des garde-feu du gouvernement. Admirez le paysage enchanteur. Il doit faire bon y passer quelques jours de repos dans la paix, la tranquillité et l'air pur !

**Encouragez une industrie de chez nous, P. A. Nadeau, Propriétaire.**

# Les Échos . . .

Par J.-Horace Philippon, Avocat

## I. — Conférence Episcopale :

La réunion plénière de l'Épiscopat canadien a pris fin depuis quelques jours. Nos archevêques et évêques ont tenu quatre séances, au cours desquelles d'importantes questions furent soigneusement étudiées.

Malgré que le plus strict huis clos ait régné lors de ces assises mémorables, il ne nous est pas défendu de penser que les problèmes nés de la crise y reçurent une attention spéciale. L'Église canadienne ne pouvait se désintéresser de ces problèmes. Car en ces temps difficiles, c'est elle qui peut, avec le plus de sincérité et d'autorité, donner aux populations qui attendent... cette orientation précise qui les guidera sûrement.

Pour l'instant, proposons-nous donc de bien *entendre* et *comprendre* les prochains mandements, — ordinaires ou collectifs, — de nos Seigneurs les Evêques; ils contiendront sûrement des "*paroles de vie*" . . . . . spirituelle et matérielle.

## II. — Journées Sociales :

Les journaux nous apportent fréquemment la nouvelle de la tenue ici et là de *Journées sociales*. Ainsi, à St-Anselme, une "grande journée sociale catholique" avait lieu le 1er octobre, sous la présidence de M. le curé J. Napoléon Lafamme. Des orateurs de marque avaient accepté la mission de plaider la cause de l'"Action Catholique". Le même jour, Saint-Malachie et Sainte-Rose avaient leur "journée sociale" au cours desquelles plusieurs conférences furent données sur les oeuvres catholiques, sur la crise économique actuelle, ses causes et ses remèdes, etc., etc.

Ces journées sociales devraient se multiplier. Elles sont pour nos populations autant d'occasions précieuses d'entendre des conseils pratiques, et de faire, avec des personnages autorisés, une revue de la situation présente en étudiant les remèdes à adopter, pour que les choses reviennent à leur état normal.

Comme il existe une société St-Jean-Baptiste dans la plupart de nos paroisses, il nous semble qu'elle s'emploierait très utilement si elle organisait ces journées sociales.

Nos problèmes sociaux et certains périls moraux se présentent sous tellement d'aspects que les séances d'études pourraient être très nombreuses... avant de manquer d'intérêt et d'originalité.

Si la Société St-Jean-Baptiste voulait multiplier dans les paroisses ces journées sociales!... Elle ferait oeuvre si utile!...

## III. — Cette Campagne de Refrancisation :

Elle devrait être continuée. Les résultats obtenus à date, les conseils autorisés reçus ici et là, et l'éten-due du mal à guérir, nous disposent à le croire.

*Les résultats?* — Ils sont nombreux et d'ordre divers. D'abord, plusieurs ne peuvent se peser, ni se mesurer. Ils tiennent dans les esprits, avec cette mentalité nouvelle qui a pris naissance. Mentalité qui fait qu'on remarque maintenant ce qu'on ne voyait même pas jadis. Sur nos routes publiques, dans nos maisons

de commerce ou à la façade de ces maisons, perchaient d'innombrables enseignes unilingues anglaises! Et combien de gens s'en plaignaient. Aujourd'hui, c'est le petit nombre qui ne s'en plaint pas. D'où, mentalité nouvelle. Mentalité que l'on ne doit pas cesser de cultiver...

Il y a aussi des résultats que l'on peut peser et mesurer; — v. g. quelques centaines d'enseignes et de raisons sociales refrancisées, ou sorties françaises par suite de cette campagne, noms d'hôtels refrancisés, vieux panneaux-reclames anglais disparus et remplacés par d'autres avec, cette fois, une toilette française, cigarette bilingue, produits pharmaceutiques bilingues, etc., etc.

Certes, nos dix mois de travail n'ont pas guéri tous les maux. Et personne plus que nous, peut-être, ne sait *comme il reste de bobos à traiter* ici et là. Il y a des maladies qui sont longues. Celle de nous "peinturer le visage à l'anglaise" en est une... Il faudrait donc traiter... et longuement...

Et nous avons, pour nous encourager à redoubler d'efforts, *des témoignages précieux* venant de personnes autorisées que cette question de la refrancisation de nos enseignes et de nos annonces, a vivement intéressées dès le début de cette campagne.

On nous *redira* sans doute: — "Mais, c'est le coeur que vous devriez commencer à refranciser, et cela, bien avant les enseignes." L'argument paraît sérieux. Mais, en réponse, pouvons-nous dire sans blesser personne, qu'il valait mieux commencer *par le plus facile*...

Cette campagne devrait être continuée. Et pour qu'elle le soit, notre Société, — qui a jusqu'à date dépensé ses fonds disponibles, — devrait recevoir l'aide du Gouvernement Provincial. Les quelques cents piastres qu'elle sollicite, pour financer ses dépenses nécessaires, v. g. circulaires, concerts à la radio, organisation de conférences et de comités, etc., etc., ne feraient pas une grosse trouée... dans le trésor de la province, et rendraient tant de service à la Société qui s'emploie depuis des mois à développer le tourisme chez-nous.

Chose étrange, l'Hon. Ministre de la Voirie tenait à venir lui-même, le 5 mars dernier, au Palais Montcalm, déclarer cette campagne "nécessaire et urgente." Et, dans un bel élan d'éloquence, il ajoutait à peu près ceci: "de concert avec les hauts personnages civils et religieux qui ont appuyé ce mouvement, je n'hésite pas à dire que tous les esprits bien pensants se doivent de l'aider dans la mesure du possible."

Cette campagne doit être continuée!...

Les esprits bien pensants sont-ils nombreux?...

Et quelle est donc la mesure du possible!...

La Société des Arts Sciences et Lettres attend...

Quant à nous, nous avons fait notre modeste part de travail...

Et nous laisserons au futur président de notre Société le soin de disposer de "cette campagne de refrancisation."

## IV. — Refus très au Point :

Ces jours derniers, des Russes orthodoxes organisèrent une délégation auprès de l'Hon. Premier Ministre pour lui demander l'établissement d'un système d'écoles séparées pour leurs enfants.

"Nous avons déjà un système catholique et un système protestant", aurait répondu M. Taschereau, et "nous n'entreprendrons pas d'en créer un troisième."

## La Maison Canadienne

(Suite de la page 12)

missions scolaires qui veulent bâtir des écoles et, ensuite, les édifices superbes qui ont été érigés, depuis une couple d'années, dans le Jardin Zoologique de Québec, situé à Saint-Pierre-de-Charlesbourg.

Ce sont là deux tentatives très louables, mais elles ne suffisent pas à assurer, chez nous, la survivance de l'architecture canadienne, qui n'est que la fille de l'architecture normande apportée ici par nos pères.

"Ce qui attire, intéresse et retient les touristes qui parcourent nos routes, disait récemment un journal de la Province, c'est le caractère même de nos habitants, leurs habitudes, leurs moeurs, mais surtout leurs maisons et leurs installations". Un peu plus loin, il continue ainsi: "Les étrangers qui viennent dans notre belle province veulent trouver, chez nous, ce qui n'existe pas chez eux. Sachons donc les recevoir avec cette cordialité qui a rendu fameuse l'hospitalité française de nos aïeux. Recevons-les dans des maisons d'un caractère français. Décorons nos hôtels de campagne de vieux meubles, de catalogues, de tapis faits à la maison; que la cuisine serve des mets simples mais savoureux, mais, encore une fois, des mets de chez nous."

Il y a tendance très prononcée à laisser dépouiller nos vieilles maisons de tout ce qu'elles ont d'antique, de vieux, tels que meubles, instruments de travail, argenterie, porcelaine, chandeliers et marteaux de portes de cuivre, etc.

Nos compatriotes de langue anglaise et les Américains en font leurs délices, quand ce ne sont pas des antiquaires qui les trafiquent. Pourquoi nous dépouiller de tous ces signes de noblesse, puisqu'ils marquent notre origine et qu'ils indiquent que nous ne sommes pas arrivés d'hier, mais que, depuis longtemps, nous avons planté notre tente sur le sol canadien et que nous avons l'intention d'y demeurer solidement attachés avec tout ce que nos ancêtres ont apporté de France avec eux et qu'ils nous ont transmis religieusement.

Mais le commencement, puisqu'il faut toujours commencer par là, serait de conserver, chez nous, l'architecture canadienne, et pour la conserver il importe qu'une autorité en fournisse l'occasion en rappelant à nos compatriotes qui l'ignorent, toute la richesse de notre architecture canadienne et en leur procurant aussi les moyens de conserver les édifices qui en possèdent les lignes et qui indiquent qu'elles sont bien conformes à l'architecture normande.

En travaillant à son maintien et à sa prolongation, nous attesterons non seulement nos titres de no-

me." Si nous acceptions de le faire, où cela nous conduirait-il, aurait-il ajouté, avec beaucoup d'apropos.

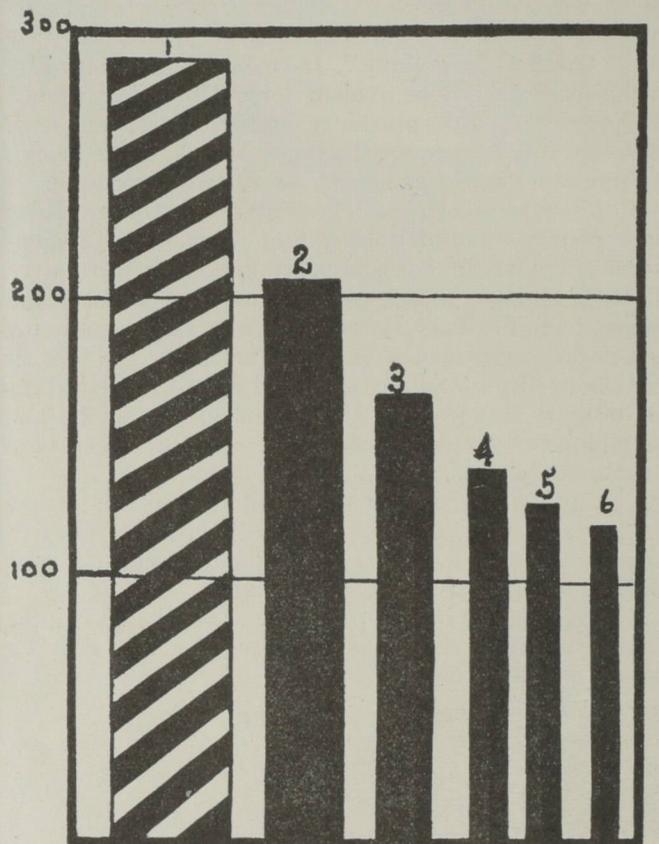
En effet, où cela nous mènerait-il s'il nous fallait organiser un système scolaire nouveau pour chaque groupe qui arriverait au pays?

Ce refus énergique devrait mettre dans la tête des groupes qui viennent ici, qu'ils devront se contenter de ce que nous avons... ou ne pas venir!...

blesse, mais nous continuerons à attirer chez nous de nombreux visiteurs étrangers et nous aurons ainsi assuré en quelque sorte l'un des revenus les plus précieux qui soient à l'heure actuelle, et que s'efforce de développer, par tous les moyens mis à sa disposition, le Conseil du Tourisme. Je veux parler de l'industrialisation, si l'on peut dire, ou plutôt de l'organisation systématique et rationnelle de l'industrie du tourisme, dont bénéficient non seulement les habitants des villes, mais, en partie, ceux des campagnes, en stimulant le commerce et l'industrie. Chacun se berse parfois de souvenirs et même de rêves, mais il faut toujours en revenir au proverbe latin: *Primo vivere*, pour me permettre de prendre congé de mes lecteurs sur cette parole plutôt prosaïque.

Les six premières industries du Canada pour l'année 1930

Echelle en millions de dollars



1—Tourisme . . .	\$279,238,000	4—Minoteries . . .	144,855,946
2—Pulpe et papier	215,674,246	5—Usines cent. élec. . . . .	126,038,145
3—Abattoirs, etc.	164,029,953	6—Scieries . . . . .	121,142,985

**Nos Cafés sont vendus garantis entière satisfaction.**

# L'ART ET LA VIE

Par MARIUS BARBEAU

L'art, pour bien du monde, est une chose superflue ; il n'a rien à faire à la vie pratique. Exploité, il sert d'appas dans les plaisirs ou d'objet de luxe pour les opulents. Quand les temps sont durs comme les nôtres, c'est une des premières choses que l'on jette par-dessus bord.

Cette censure est sévère, même excessive. Car l'art, comme le bouc émissaire, est chargé de péchés qui ne sont pas les siens en propre. Avant de le sacrifier, il est urgent de savoir à quoi s'en tenir sur son compte. Autrement on pourrait bien être privé d'avantages essentiels, sans lesquels nos loisirs deviendraient un lourd fardeau, à l'avenir encore plus que par le passé.

Est-il vrai que l'art est futile ? Qu'il est dépourvu de sens pratique et qu'on peut s'en passer comme d'un objet de luxe ?

Oui, si l'on s'en tient à celui que les exploiters ont commercialisé. Courtiers et impresarios l'ont hissé jusqu'aux nues, aux jours de la prospérité ; ils l'ont mis aux enchères sur tous les *Broadways* du monde. Ce faisant, ils se sont enrichis, même anoblis. Se souciant peu de l'avancement de l'art pour lui-même, ils en ont démoralisé les adeptes et pillé les sanctuaires.

Tant mieux si la crise mondiale ne fait que purger l'art de ses parasites. Elle ramènera les choses à leur point de départ, pour un renouveau depuis longtemps désirable.

Mais qui reconnaîtra l'art véritable s'il descend de son piédestal et s'égare à plaisir dans la foule ? Comme Diogène, il faudra le chercher avec une lanterne, là où il est facile de chercher, tout près de soi.

Ma première perception de l'art remonte à mon enfance, comme cela arrive d'ordinaire. Si je me cite, c'est purement comme exemple. Un autre pourrait en dire autant. Cet art intime dont je me souviens touchait à la musique et à la sculpture. Il était si humble et si naturel que je n'y prêtais guère attention.

Des chansons populaires, voilà ce que ma grand-mère aimait à chanter. Personne n'aurait pensé que leurs mélodies étaient de la musique, même excellente. Car on semblait croire que l'art descend d'en haut, comme la colombe du Saint Esprit, ou encore, qu'il est importé de l'étranger. Cette erreur, car c'en est une, est bien canadienne. Les chansons obscures, que l'on méconnaissait dans ma jeunesse, ont depuis été recueillies, harmonisées par des compositeurs et chantées par des artistes dans les salles de concerts de plusieurs pays. Elles sortent de la musique véritable, de l'art ancien si l'on veut, mais qui a subi l'épreuve du temps.

Il y en a beaucoup, de ces chansons, chez nous : françaises, indiennes, britanniques... Et elles sont incroyablement variées. Nous en avons recueilli des milliers sur le phonographe, pour les collections du

Musée national. Elles pourraient encore égayer les campagnards qui naguère en faisaient grand usage, ou les musiciens qui en nourriraient leur imagination.

Les dix minutes que vous passeriez avec moi chez Mme Leblond, de l'île d'Orléans, vous en fourniraient la preuve. L'hiver, cette villageoise file en chantant, entourée de ses filles. A ses solos elles ajoutent les refrains. C'est aussi la même chose ailleurs, le long du Saint-Laurent, dans les vieilles maisons où les femmes filent et font des tapis au crochet. Chez elles on ne se sent pas autant qu'ailleurs de la crise mondiale. On sait y faire bien des choses utiles, et puis les chansons amusent, elles dissipent l'ennui.

Mon père passait ses hivers dans sa boutique, à sculpter le bois et à faire des meubles. Cette occupation lui était précieuse comme passe-temps. Une fois l'automne arrivé, elle succédait aux travaux dans le jardin et dans les champs. Jamais il n'était embarrassé de loisirs ; il y avait trop à faire. Il façonnait des fleurs, des animaux et des décorations plus ou moins traditionnelles, et ne cessait d'y trouver de l'entrain et du plaisir. Il eut été surpris d'apprendre que son divertissement hivernal était de l'art — l'ébénisterie. Pour lui, c'était tout simplement ce qui l'amusait ; c'était sa vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse.

Louis Jobin, le sculpteur sur bois de Beaupré, n'en pensait pas autrement, bien qu'il fût un professionnel. Pendant soixante ans, il gagna modestement sa vie à faire des statues et des autels. Il maniait encore la hache et le ciseau avec élan, à 83 ans, quand je le vis pour la première fois. Les deux peintres de Toronto qui m'accompagnaient — Jackson et Lismer — s'émerveillaient de le voir ainsi à l'oeuvre, lui qui se disait "un simple ouvrier".

"Mais il est artiste — grand artiste !" s'écria Jackson, qui me fit acheter son "Ange à la lyre", pour le Musée des arts de Toronto.

Chez cet artisan d'une ère ailleurs révolue, l'art se mariait au métier. Son talent et son inspiration ici et là se faisaient jour, dans le champ restreint qu'on lui imposait. Des curés de paroisse étaient ses clients ; il décorait de saints leurs églises. Sa lignée était celle des artisans de France qui autrefois ornaient les temples gothiques à quelques sous par jour et ne prenaient pas la peine de signer leurs chefs-d'oeuvre. Et il n'était pas le seul de sa profession, même dans Québec.

Quelques vieilles femmes du Comté de Charlevoix inventèrent la "couverte boutonnée", il y a plus de cent ans. Elles faisaient oeuvre d'art sans le savoir. De leurs mères elles avaient hérité de connaissances héréditaires dans le tissage. Travaillant au métier, elles ornaient leurs couvertures blanches de dessins "boutonnés" avec gros "coton à mèche". L'une

**Encourageons les notres. Achetez votre Café à Québec.**

d'elle, un bon jour, transposa ces dessins à la laine, qu'elle avait teinte de couleurs végétales pures et chantantes. Voilà sa découverte! Elle s'en émerveilla, ses voisines aussi. Travaillant l'hiver, autant pour l'utilité que pour l'entretien, elles se mirent à façonner un des plus beaux tissus rustiques qui existe dans aucun pays. Je viens d'en acheter cinq pour la Galerie nationale du Canada, plus encore pour le Musée national, et d'autres pour Toronto, Londres et Paris. Je pourrais encore citer des cas semblables, par exemple, celui de la ceinture fléchée, des argenteries de Ranvozy, ou des sculptures totémiques des Indiens du Nord-Ouest.

Le progrès des arts vivants au Canada ne se confine pas aux travaux domestiques.

Des dessinateurs, il y a vingt ans, gagnaient leur vie à une modeste besogne chez des imprimeurs d'art de Toronto. L'un d'eux passa ses vacances d'été au lac Simcoe, où il s'amusa à faire quelques croquis sur cartons d'un paysage inaccoutumé. L'été suivant, d'autres l'accompagnèrent dans ses randonnées sur le lac Ontario, et ils s'amuserent aussi à faire des croquis. La peinture d'art était loin de leurs pensées. Mais ils s'engageaient dans une voie qui les mènerait loin. L'art véritable bientôt naquit de leur passe-temps des premiers jours. Sans le savoir, ils avaient touché à un nerf sensible, vivant : celui qui relie l'art à la vie. Ils acquirent une technique suffisante et un flair véritable pour ce qui importe en art, d'autant plus facilement qu'ils n'étaient pas encombrés de diplômes et de banalités scholastiques. D'une saison à l'autre ils cherchèrent la beauté et la vérité là où elles se trouvent, et ils reçurent leur récompense.

Le Canada qu'ils ont découvert et révélé, fait aujourd'hui notre orgueil ; sa réputation a déjà passé à l'étranger. Des artisans avant eux l'avaient embelli à leur manière. C'est un pays où l'art et la vie vont la main dans la main, pour le profit et le bonheur de tous. Car la vie ne saurait être belle sans l'art, ni l'art prospérer sans la vie.

## Questions de Français

### DIVERS

*Chez nous et ailleurs.* — Nous avons nos défauts de prononciation, par exemple : s'asseoir sur le bin, mettre ses gains, ou son rubin, élever les infins, aller vin d'vin, demeurer au 3e rin, avoir de l'argin du gouvernemin, trouver ça tannin, etc. Mais je sais tel endroit où l'on prononce eil, eff, nef, deil, jène, j'éta, j'ava, je fais, etc.; d'autres où l'on dit : pa-i-re, ma-i-re, eu l'a-i-re, manger des cra-i-pes, aller aux Va-i-pres, aller à sonfa-is-se, recevoir la Pra-is-se, le Sala-il, etc.; ou bien la veuille, un lieuvre, leuve toi, a-jeu-ve, etc.; d'autres encore où l'on entend ce son guttural : man-her, mar-her, har-her, avoir de l'ar hent, aller dans le hamp, prendre les hars, etc. — Ce sont des vices locaux, et il en est d'autres, qui s'ajoutent à nos vices communs. Il est difficile, évidemment, et même impossible, d'arriver, sur ce point à une correction parfaite et uniforme. Mais il est toujours possible, comme on dit, d'ôter le plus gros, et de cher-

cher à nous corriger de défauts certains et que nous savons nôtres. Il est bon de nous persuader, pour cela, que c'est nous, (et non les autres), qui avons la bouche molle.

\* \* \* \*

“*Jusqu'à aujourd'hui.*” — Il est bien permis, et même meilleur, de dire : jusqu'aujourd'hui : l'on évite un vilain hiatus. On dit bien : jusqu'au soir, jusqu'au lendemain, et, en général, jusqu'au, jamais jusqu'à au.

“*Amicaliste.*” — Il se crée, en ce moment ici, parmi les anciennes élèves des couvents, des associations amicales, auxquelles on a justement donné le nom d'Amicales. La chose est excellente et le nom joli. Le nom d'“amicalistes” donné aux membres de ces associations d'amitié et de soutien moral est moins heureux. C'est regrettable. Pourquoi pas “amicales”, tout simplement ? ou, si l'on préfère, le nom de soeur, si tendre et si chrétien ? et celui de frère, pour les Amicales d'hommes ! Faut-il laisser aux franc-maçons le privilège de s'appeler frères ? Pourquoi ces réunions à l'Alma Mater, sinon pour fraterniser ? Quoi de plus doux ? *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

N. DEGAGNE, ptre.

(La Semaine Commerciale).

## Le Musée Provincial

Les amateurs de vieilles choses et tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la province, à ses plantes, à ses oiseaux et à ses animaux, de même qu'à ses arts, sciences et lettres, apprendront avec plaisir que le nouveau Musée provincial, situé dans le parc des Champs de bataille Nationaux, à Québec, est maintenant ouvert au public et qu'on peut le visiter chaque jour de la semaine, de une heure à six de l'après-midi.

L'édifice lui-même est une imposante construction de pierre grise, qui s'harmonise admirablement bien avec les environs. Le musée domine la scène du dernier combat entre Wolfe et Montcalm, à une centaine de verges de l'endroit où le vainqueur rendit le dernier soupir. L'intérieur, disposé de façon artistique, est décoré avec un goût exquis. C'est un cadre digne du rare trésor qu'il renferme.

Parmi les nombreuses choses intéressantes que renferme le musée, mentionnons une importante collection de monnaies du régime français des cartes marines et géographiques, quelques-unes curieusement intéressantes parce qu'elles représentent les premiers essais des cartographes à délimiter les contours du nouveau continent américain; des vieux manuscrits, y compris le texte original de la capitulation de Québec; des exemples des premières sculptures exécutées dans la Nouvelle-France; des tableaux de différents peintres canadiens; une collection complète de la flore et de la faune de la province, et, en outre, plusieurs espèces exotiques.

Une direction éclairée et un personnel courtois rendent la visite du Musée provincial particulièrement agréable et instructive. Les touristes sont cordialement invités à visiter le Musée provincial durant leur séjour à Québec.

(Bulletin Officiel du Ministère de la Voirie, Québec).

**Nos Cafés sont rôtis à Québec pour vous, P. A. Nadeau, Propriétaire.**

LA REFRANCISATION

## Appréciations et Commentaires

“Le mot est lancé: *Refranciser!*”

“On dit qu’il est mal formé. On a tort. Il mérite d’être au dictionnaire. Il se conjugue très bien même au subjonctif. Georges Duhamel l’agrèerait, de préférence à tant de verbes de la première conjugaison qui sont de dangereux parasites.

“Il fera fortune chez nous, car il correspond à une idée et à un mouvement aussi nécessaires l’un que l’autre.

“Le Canada doit sa langue à la France; il lui aura prêté, en retour, un néologisme opportuniste.

“Si franciser quelqu’un c’est lui donner le caractère et les manières françaises qu’il n’avait pas, le *refranciser* sera lui redonner ce caractère et ces manières dans la mesure où il les avait perdus.

“Puisque nous constatons que nous sommes entamés au point qu’il serait coupable de ne pas réagir très énergiquement, c’est donc qu’il nous faut nous hâter de *refranciser* notre province, de peur d’être acculés un jour à la tâche de la franciser, ce qui dépasserait alors les moyens.

“Nous procédons à notre propre reconquête intellectuelle, morale et économique. Nous faisons appel à nos meilleures réserves. Aussi l’âme française qui est en nous se reprend à vivre plus profondément, car elle n’a pas été détruite par les années et les épreuves, ni par les apports étrangers à sa nature. Cependant, combien elle nous semble parfois s’être altérée, malgré le témoignage de Louis Hébert sur “le pays de Québec où rien ne change.”

“Après la cession territoriale et politique du Canada par la France, nous avons toléré une cession bien autrement redoutable. Et c’est là le point névralgique de toute la question canadienne-française, la raison même d’une vigoureuse *refrancisation*. Nous avons abondamment, consciemment ou non, mais de façon graduelle et sûre, certains traits de notre physionomie nationale et certains signes extérieurs, grâce auxquels nous nous étions jusqu’ici exprimés.”

Cette excellente définition de la campagne qui se développe dans la province de Québec est donnée par M. Maurice Hébert dans un article publié par la revue *Le Canada Français* (juillet-août 1933).

L’article de M. Hébert avait pour titre: “*Qu’il faut travailler à notre reconquête française*”. Il nous a paru curieux de le rapprocher d’une brochure qu’avait écrite en 1914 l’excellent géographe Onésime Reclus et dont la guerre a empêché la publication. Onésime Reclus donnait à sa brochure pour titre “*Reconquista, plaidoyer pour les Canadiens Français,*” avec cette note en exergue:

“En sept ou huit siècles les Espagnols ont recon-

quis l’Espagne sur les Maures. A cette reconquête prennent part de nombreux chevaliers, surtout des Chevaliers de France.

“Depuis cent cinquante ans, les Français du Canada reconquièrent leur patrie sur les Anglais de 1759.

“A nous de les aider, comme nous aidâmes les Espagnols de la Reconquête.”

Il ne s’agit nullement d’une action politique, comme on le pense bien, mais d’une action morale, intellectuelle, sociale, au sens large du mot. M. Maurice Hébert dit encore:

“Nos gens, pour un grand nombre, ne sont plus ce qu’ils étaient; du moins ils ne le montrent pas. Depuis le laisser aller du langage jusqu’à l’atmosphère même du foyer, comme l’écrivait l’un de nos amis fertile en mots nouveaux, “nous nous yankeisons”. On ne vit plus à ce foyer, ni à plus forte raison, du foyer, mais en marge et en dehors. Les fortes attaches familiales ainsi relâchées, notre jeunesse croit découvrir le monde loin des normes d’une société respectable, mais poussiéreuse et désuète.”

La différence, — très profonde — qui sépare la conception de M. Maurice Hébert de celle d’Onésime Reclus, c’est que le géographe français voulait, avant la guerre, appuyer le mouvement qu’il préconisait sur une immigration de langue française plus nombreuse et sur une répartition meilleure des forces du Canada français.

M. Maurice Hébert réclamerait plus volontiers un éveil de la mentalité française, un sursaut de fierté chez les Canadiens de notre race qui les inciterait à maintenir non seulement leur langue mais encore les mœurs, les traditions. Cette action serait d’autant plus sage qu’une propagande d’émigration est possible actuellement. D’autre part la loi du nombre cesserait de jouer si les Canadiens s’américanisaient trop aisément, car en réalité le danger pour la race française au Canada vient beaucoup plus du voisinage des Etats-Unis que de l’immigration britannique. On peut même penser que le temps n’est pas éloigné où les Ecossais et même les Anglais d’Ontario favoriseront cette *refrancisation* du Québec, parce qu’elle n’offre politiquement aucun danger et que, socialement, elle différencie le Canada des Etats-Unis et permet de résister plus aisément à la pression des cent vingt millions d’hommes qui habitent au-delà de la frontière.

La propagande qui se fait actuellement au Canada français offre donc un très vif intérêt. En la signalant il nous a paru curieux d’observer qu’elle rejoint une propagande semblable que voulait commencer un grand Français avant la guerre.

(France-Canada)

### QUEBECOIS A REFRANCISER

Le mot d'ordre est parti de Québec et il fait son chemin. Toutefois Québec donne parfois le mauvais exemple et scandalise les visiteurs étrangers. Exemple : pas plus tard que récemment, un groupe important de Kiwanis de Montréal est venu rendre visite au club local, le Kiwanis. Les montréalais ont parlé dans les deux langues officielles et leur quatuor a chanté trois chansons françaises sur quatre. Le président du Kiwanis de Québec et ses collègues n'ont pas dit un mot de français au cours de ce déjeuner.

Est-ce oublié? Est-ce pour faire du snobisme? Ou est-ce simplement de l'avachissement?

### A PROPOS DE REFRANCISATION

#### Que de travail à faire!

Incidemment, sans le faire exprès, j'ai eu l'occasion, tout récemment, au retour d'un voyage dont j'avais fait la première partie en automobile, de juger comment on observe (?) la loi du bilinguisme obligatoire dans les wagons-restaurants du Canadien National.

Je revenais lundi soir de Lévis par l'Express Maritime.

Au wagon-restaurant, les garçons de table servaient, avec courtoisie et empressement, les voyageurs venus pour le dîner. La carte des mets était imprimée dans les deux langues : amélioration à noter sous ce rapport, depuis 1923. Mais rien de plus, on va le voir.

A ma table, l'un des garçons s'amène et me tend la feuille de commande. J'écris ma commande en français. De temps en temps, échange de mots avec le "waiter". Il me parle en anglais, et moi aussi... machinalement. Paix profonde dans la salle entière. Conversations anglaises et à demi-voix à toutes les tables. Dans cette ambiance d'anglais exclusif, je ne me sens nulle envie de troubler le bonheur et la digestion des dîneurs par quelque scène dramatique comme celle que je me permis de faire il y a dix ans pour réclamer les services d'un garçon bilingue, en des circonstances que relatait le "Progrès du Golfe" la semaine dernière. La chaleur accablante et la lassitude dont je me remets lentement dans l'atmosphère respirable, enfin, du dining-car ne me prédisposent guère, en vérité, à engendrer querelle au garçon qui me sert et au chef du personnel, en exigeant de leur part des efforts que je sais d'avance parfaitement vains, pour me parler en ma propre langue, nonobstant mon droit indiscutable...

Toutefois, pris de remords devant mon insouciance momentanée, je ne veux pas me retirer sans au moins tenter une petite manifestation pacifique en faveur du bilinguisme. Aux dernières bouchées de mon plum-pudding, une fringale de cigarette me reprenait, et ne voyant personne fumer — ce qui est assez étrange! — je m'informai auprès de mon courtois et empressé "waiter" en lui posant tout à coup la question suivante en français :

— Est-il défendu de fumer, ici?

Comme saisi d'un courant électrique en entendant ces mots si inattendus en langue... étrangère, le garçon se retourne vivement vers d'autres dîneurs à une table voisine et leur pose à son tour ma question, qu'il traduit ainsi :

— Which is this place?

— Aïe!... m'écriai-je en le tirant par la manche. Ce n'est pas ce que je demande. Je veux savoir si l'on peut fumer...

— Est-il défendu de fumer?...

— Beg your pardon, I don't speak French.

— Vous ne le comprenez pas non plus, à ce que je vois?

— ???!

Et je reprends ma question :

— Is it forbidden to smoke in this car?

— Oh no, no!... Not at all.... Sure, you can smoke... Go ahead! me lance-t-il avec l'air radieux d'un Christophe Colomb découvrant l'Amérique, — en me tendant une allumette enflammée.

Go ahead! Cela me rappelle étrangement le "Ask him!" dont se plaignait naguère un étudiant dans le "Devoir".

Où l'on voit qu'en fait de bilinguisme dans les wagons-restaurants du Canadien National il n'y a que celui que les clients canadiens-français veulent bien pratiquer eux-mêmes *ex-parte*, et qu'en réalité il n'y a pas plus d'employés bilingues en 1933 qu'en 1923. Notre langue française y est, toujours méconnue et ostracisée. Les serviteurs tenus de parler français aussi bien qu'anglais n'en peuvent rien faire. Demandez-leur en français si vous pouvez fumer, ils vous répondront, en leur langue à eux, qu'il est 7 heures, ou qu'il pleut, ou que le train file entre Montmagny et le Cap St-Ignace.

Protestez, si vous en avez le cœur, auprès des Autorités contre ce déni de justice et ce mépris de loi. Elles vous donneront raison, vous feront des excuses, vous exprimeront des regrets et vous promettent de faire observer la loi. Mais tout restera ou reverra bientôt tel qu'auparavant. Eternels dindons de la farce, voilà comment on se moque des Canadiens Français sur un chemin de Fer de l'Etat, même dans cette région du Bas-Québec où la population qu'il dessert est presque entièrement d'origine et de langue française.

Refrancisateurs québécois! Il n'y a pas que les enseignes à remplacer aux devantures et sur les routes. Il y a les garçons de table, les valets de wagons-dortoirs, et leurs chefs, dans les convois du chemin de fer National entre Lévis et Campbellton. Il y a aussi, et surtout, l'état d'âme de la multitude des nôtres qui subissent l'ignominie sans réagir et sans protester.

A Québec même, on reste stupéfié de l'inconsciente indifférence entretenue, en certains milieux *stratégiques*, à l'égard de notre langue. J'en prends à témoin notre concitoyen l'échevin Côté, avec qui je dînais samedi soir dans un restaurant québécois, à quelques pas de l'Université, de la Basilique et de l'Hôtel de Ville.

— Pourquoi, demandai-je au garçon, ce menu n'est-il écrit qu'en anglais?

— Mais, monsieur, parce que c'est suffisant, me rétorque-t-il d'un air péremptoire.

— Suffisant? En pleine ville de Québec? N'y a-t-il que des Anglais qui viennent manger ici?

— Certainement non. Nous recevons beaucoup de Canadiens Français...

**Encouragez une industrie de chez nous, P. A. Nadeau, Propriétaire.**

—Et personne ne vous réclame de menus écrits dans les deux langues?

—Quelques-uns, mais très peu, l'*exception*. Vous en êtes. D'ailleurs, pourquoi me parler de *cette chose-là* à moi? Ce n'est pas moi qui mène ici, ce n'est pas moi le maître!

—Sans doute, sans doute, mais vous direz à votre maître, quel qu'il soit, que nous refusons de manger dans un restaurant de Québec où les menus ne sont rédigés qu'en langue anglaise.

Et nous filâmes dans un restaurant voisin où *cette chose-là*, la langue de l'immense majorité, est considérée comme au moins l'égale de l'autre, ce qui n'empêche pas les mets, les vins et le service d'être aussi excellents que lorsqu'ils sont inscrits sur un menu unilingue. (A sa louange, je dois dire que mon compagnon l'échevin Côté a eu le courage de protester lui aussi et de fuir ce restaurant où notre langue est ignorée).

Comment se fait-il que la campagne de re francisation lancée par la Société des Arts, Sciences et Lettres n'ait pu encore, après des mois, pénétrer effectivement dans ce restaurant de la vieille capitale et persuader le propriétaire qu'il est non seulement convenable, mais encore de son intérêt, de présenter à la clientèle des menus bilingues sinon exclusivement français?

L'"Eclairneur" de Beauceville nous donne probablement l'explication la plus plausible de cette turpitude endémique, quand, déplorant l'échec manifeste de la campagne de re francisation, il lance cet humiliant aveu à la face de nos compatriotes:

"*Nous sommes, dit-il, une race de lâcheurs et d'insouciantes... Les choses qui peuvent réveiller le sens national ou civique nous laissent assez indifférents... Notre province ne présente plus son aspect de terre française. Ce cachet qu'on vantait de partout, que les touristes aimaient à rencontrer, disparaît de la terre des Champlain et des Maisonneuve*".

\* \* \* \*

Cinglant comme un coup de fouet au visage, cet aveu, ce reproche aura-t-il quelque répercussion? Peut-il nous réveiller?

Rien de surprenant après tout que, grâce à notre apathie, à notre indifférence, à notre répulsion pour l'effort, à notre peur du ridicule, à notre snobisme même, la langue française ne compte pas plus qu'un mythe et ne jouisse d'aucune considération sur les chemins de fer, dans les grands hôtels, dans les restaurants fashionables et un peu partout dans les administrations et les services publics.

Aurons-nous jamais le courage de réagir? Faudra-t-il, dans la seule province française du Dominion, un règlement XVII pour nous faire sortir de notre assoupissement, pour nous faire retrouver notre vaillance atavique et notre fierté nationale?

Eudore COUTURE.

(Le "Progrès du Golfe")

POUR LE FRANÇAIS

Québec, Qué., le 28 septembre 1933.

Cher M. Harvey,

Dans la page éditoriale de votre journal du 26 courant, il y avait un article tiré des pages du "Progrès du Golfe."

Quant à moi, ma devise est: "Du bon français dans la province de Québec; de l'anglais dans les provinces soeurs."

Bien à vous,  
S.-T. WALTERS,

("Le Soleil.") 158, Ave. Maisonneuve.

"REFRANCISONS"

Aux re francisateurs professionnels, on a souvent posé une question dont les termes mêmes donnent très bien l'impression d'un cercle vicieux: "Qui re francisera les re francisateurs?"

Voilà que le mot "re franciser" lui-même est pris à partie par un universitaire qui se demande si ce terme est bien français. "Franciser" est-il français, se demande ce professeur? Et si "franciser" l'est, "re franciser" l'est-il? Car "franciser" est bel et bien français quoi que semble en penser le professeur en question, et figure au Larousse universel; mais le Larousse universel ne donne pas "re franciser", sans doute parce qu'en France on n'a pas eu d'occasion d'utiliser ce terme, bien qu'en certains milieux la chose soit aussi nécessaire que le mot.

("Le Canada")

G. L.

**E.-A. ROUSSEAU**

Tourneur, Modeleur, Meublier

158, du Roi,

Tél.: 4-4366

SPECIALITE

Tournage pour véranda, escalier, porte, arche.  
Meubles faits sur ordre. Modèle pour machineries.  
Meubles de qualité pour étalage de vitrine.

Québec d'abord. — Pourquoi pas acheter votre Café chez nous.

# Teinturerie Parisienne

BUANDIER et TEINTURIER

ETABLIE DEPUIS 65 ANS

LA PLUS MODERNE A QUEBEC

TOUJOURS AU SERVICE DU PUBLIC

4, McMAHON,

Tél.: 2-2022

Au Service du Public  
comme toujours

## GIROUX & CÔTÉ Enrég.

ASSURANCE GÉNÉRALE

70 Rue St-Paul

Edifice "Banque Canadienne du Commerce"  
CITÉ DE QUÉBEC

Téléphone: 2-1497

Bureau 2-7595 Développement Impression  
Tél.: et Agrandissement  
Rés. 2-1011

## W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHIE COMMERCIALE

225. rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC

Photographie panoramique. Illustration de catalogue

## LA CIE F. X. DROLET QUEBEC

206, RUE DU PONT,

Tél.: 4-4641

Téléphone: 6890

### E. B. Côté

Avec son expérience de 30 années dans  
LES ENSEIGNES ET DECORATION  
Vous assure le meilleur service en ville pour le prix.  
87 Blvd. CHAREST, QUEBEC

## J.-R. TURCOTTE

PLOMBIER - ELECTRICIEN  
153, 10ème rue  
QUEBEC

150 livres  
de pression

2500 livres  
de pression

## ROBINETTERIE CRANE

— Appareils Sanitaires —

Matériel pour Chauffage Central

Tubes, Outillage, Pompes,

Robinetterie et Raccords

## CRANE

Crane Limited — Siège Social :

1170, Square Beaver Hall, Montréal.

Usines: Montréal et Saint-Jean, Qué.

Succursales dans toutes les villes importantes.

A QUEBEC: 70, RUE SAINT-VALLIER

Encourageons les notres. Achetez votre Café à Québec.

Vous atteindrez

## Un Double But

en confiant

vos travaux de

Reliure,

Photogravure

ou

Impressions

à

L'ACTION  
CATHOLIQUE

D'abord, vous encouragez  
l'Institution qui défend vos  
intérêts religieux et nation-  
aux...

● ● ● ●  
Ensuite, vous vous assurez  
d'un travail soigné, de prix  
fort raisonnable et du maxi-  
mum de satisfaction.

Fondée en 1910

## Ecole Technique Québec

185, BOULEVARD LANGELIER  
QUEBEC.

Prépare aux carrières industrielles  
Outillage perfectionné

Ateliers modernes

Enseignement bilingue

### CONDITIONS D'ADMISSION AUX COURS REGULIERS DU JOUR.

SONT ADMIS SANS EXAMENS :

(a) Au Cours Technique

*Les candidats qui produisent un certificat de 8e année de la Commission scolaire, de trois années de cours classique, diplôme commercial ou l'équivalent.*

(b) Au cours de métiers

*Les candidats qui produisent un certificat de 6e année de la Commission scolaire ou l'équivalent.*

*Les autres doivent passer avec succès un examen sur les matières suivantes:*

- 1°—Une dictée d'environ vingt lignes et ne comportant pas de difficultés.
- 2°—Une narration (composition sur un sujet simple).
- 3°—Arithmétique élémentaire (fraction ordinares et décimales, proportions, pourcentage).
- 4°—Quelques questions sur l'histoire et la géographie du Canada.
- 5°—Notions de dessin géométrique.

A NOTER :

*Tout candidat doit être âgé d'au moins 14 ans, à la date de l'examen d'entrée et avoir terminé la 6ième année du cours primaire. Il est tenu de présenter un certificat de vaccination.*

Encouragez une industrie de chez nous, P. A. Nadeau, Propriétaire.



ESSENCES  
**SUPREME**

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE  
 Employez les Essences "SUPREME"  
 DANS LE :  
 Sirop, Sucre à la crème, Crème Manger,  
 Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Les Essences "SUPREME" Enr. Québec.  
 Fabriquées par :



Avec l'essence d'érable "SUPREME"  
 vous ferez un sirop de table délicieux,  
 équivalent sinon meilleur au vrai sirop  
 d'érable et à un prix très économique.